

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 41

Artikel: Actualité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo père. — Quinstet, bornican. On ne travèsse min de riò. On tsasse d'onna pinta à onn'autra et lè gamatche no servan po quand on è dein onna câva. Cli que dâi téri ào bossaton sè met à dzénâo et dinse ie tsodie sè tsausse.

Lo valet. — Ma faut cougnâitre la jographie dau pays, la carta ?

Lo père. — Po la carta, n'a pas pi fauta de bin la savâi; ma lè carte lè on tot autre affère : faut itre sutî et pouâi lè manèy, lè ludzi ào picolon, savâi lo yasse, lo krutse, lo zougue, que lâi a assebin ; et pu le chemôse; mifameint la manille et lo pequiet. Lè cein que lè lo pe pènabblio !

Lo valet. — Te met adî tè solâ ferrâ po parti. A quie servan-te ?

Lo père. — On lè met po pouâi fère on bocon de trafi ein martseint po pouâi ôtre quand on autre tsachâo arreve. Adon, on sè dépatse de bâire noutra gourda po pouâi lâi dèmandâ de la sinna.

Lo valet. — Mâ, tote lè lâivre que te tye, iô lè preind-to ?

Lo père. — Iô on lè preind ? Faut que tè diesso qu'on n'ein trâove min du grand temps pè-ce ; adan, on è d'obedzi de tiâ dâi counet ào bin d'atsetâ dâi lâivre vè lè martchand qu'on lau dâi comestibles.

Lo valet. — Mâ, faut bin savâi teri ?

Lo père. — Que t'i fou. Porquie teri ? po sè fère dau mau, ào bin tiâ son tsin ? Te mè farâi on rido tsachâo ! tadié que t'i. On bon tsachâo dusse jamé teri ; tot cein que fot bas, lè dâi bo-toille.

Lo valet. — Et porquie dan preind-to ton pètairu avoué tè ?

Lo père. — Cein, lè lo pllie défecilo à explliquâ. Lè onna moûda dinse. On sè sert jamé dau pétairu, lo fau tot parâi preindre avoué sé. Le dèmandâvo justameint à n'on mайдzo, que l'avé étâ avoué li, porquie lâi avâi cllia moûda et m'a de dinse : « Vo sède qu'on a dein noutron vein-tro, dè coute la pétubilia, on bocon de bouï qu'on lâi dit la pendice, que sert à rein d'autro qu'à no z'einnoyi. Quan on lo tsapillie, on è bin de mî. Prau su que clli bouï, l'a z'on z'u èta utilo lâi a bin dâi tsfron d'annâie, mâ orâ ie grâvo petout. Lo fuji po lo tsachâo lè tot parâi quemet clli bouï. Lè pe rein qu'on eincâobllia. »

MARC A LOUIS.

VAUDOIS D'EN-LA !

On a beau être Vaudois de Genève, il fait bon toujours venir passer quelques heures au pays auquel on appartient de par sa famille, sinon par sa naissance

Ah ! sans doute, si l'on s'est fixé là-bas, au petit bout du lac, c'est qu'on s'y trouve bien, qu'on y gagne sa vie, ni plus, ni moins péniblement qu'ailleurs ; c'est qu'on y a de bons amis, d'aimables voisins, des habitudes qui vous sont chères et qu'on aurait peine à changer contre d'autres, qui ne seraient peut-être pas aussi agréables : c'est l'ancienneté qui fait le charme des habitudes. Mais venir fouler le sol de ses pères, de ce sol qui, quoi qu'on fasse, laisse une empreinte si forte chez qui en est issu, qu'elle peut aller s'affaiblissant peut-être de génération en génération, chez ceux qui émigrent, mais disparaître complètement : jamais, c'est un besoin qu'éprouve tout homme qui a le cœur à la bonne place.

Et quand bien même on y pose pour la première fois le pied, sur le sol de ses pères, quand, né, élevé, instruit, établi, enrichi même sur d'autres terres, on se trouve, en y débarquant, entièrement désorienté : pays nouveau, figures, habitudes nouvelles, on n'y éprouve pas ce sentiment d'inconnu, d'isolement, qui vous saisit et vous oppresse dans un pays auquel on est complètement étranger. On a l'impression, tant faible soit-elle, que l'on est chez

soi et qu'un contact s'établit soudain entre ce sol nouveau et certaines sensations, nouvelles aussi, sensations qui sont comme le très faible écho d'un passé très lointain, vécu par des gens que l'on n'a pas connu, mais dont le sang coule encore dans vos veines. Alors, saisi d'une joie inconsciente peut-être, mais sincère, tout fier, on se dit : ce pays est celui de mes ancêtres. Vive mon pays !

Et voilà pourquoi, le dimanche 25 septembre dernier, le cercle de l'*Ecusson vaudois*, de Genève, était en fête. Il avait choisi pour but de sa course familière annuelle, le joli petit village de Denges.

Les participants — ils étaient plus de cent — sont descendus à Morges, où les attendait le club littéraire les *Amis de Morges*, qui leur a offert, à l'Hôtel du Port, une collation fort bien venue.

Ah ! ma foi, il y eut quelques discours. Que voulez-vous, c'est une des plaies de notre bon pays ; on aura raison peut-être du mildiou, du phylloxéra, même : on ne vaincra pas la « discouromanie », en dépit de l'indifférence croissante du public à l'égard des « discouromanes ».

Il est vrai qu'il fallait bien se dire : « Bonjour... Bonjour... Comment que ça vit ? comment que ça va ? » Ce fut la lâche de MM. Louis Paquier, président du cercle de l'*Ecusson vaudois*, et de M. Louis Demont, l'auteur des « Internés », porte-parole des *Amis de Morges*.

Mais la fanfare est prête ; le piston sonne le départ.

A Préverenges, halte. Le soleil est chaud ; les routes sont belles

Denges ! Les mortiers tonnent. M. le syndic attend ses hôtes, entouré de ses collègues et de tous ses administrés. Cortège dans le village ; après quoi, halte sur la place. Les plateaux circulent, les mains fraternisent ; donc les coeurs s'entendent.

Un peu à l'écart, autour de la fontaine, un groupe de silencieux. Chut ! ne les dérangeons pas : « il est moins dix ».

— Qu'est-ce qu'y font, ceux-là, syndic ?
— Rien !... N'approche pas, je te dis, c'est de la graine d'assassins.

Le banquet traditionnel est servi en plein air, sous le soleil brûlant. Mais qui donc oserait se plaindre, cette année, bien au contraire. On se rattrape.

Du menu et des discours, nous vous faisons grâce. Le premier vous ferait inutilement venir l'eau à la bouche ; les seconds n'étaient que pour les personnes qui les ont écoutés. Et puis il faut en goûter sur place, servi chaud. A froid, ce n'est plus du tout la même chose. Disons seulement qu'il y en eut plusieurs et qu'ils nous ont appris deux choses.

D'abord, que le cercle de l'*Ecusson vaudois*, à Genève, créé en 1898 et dont le principal fondateur et le premier président fut M. Pache, eut des débuts difficiles. Il a maintenant passé le mauvais pas et sa situation est des plus prospères. Son but est avant tout de grouper les Vaudois habitant Genève, de créer et de maintenir entre eux des liens de bonne amitié. Mais il a aussi un but social. Deux sections d'épargne se sont constituées dans son sein, qui donnent la plus entière satisfaction aux intéressés.

Le cercle comprend aussi une section de musique très florissante.

La seconde chose, que nous avons apprise de la bouche de M. Gustave Paquier, syndic de Préverenges — car la municipalité de ce village était représentée à la fête par une délégation — c'est que jadis Préverenges et Denges ne constituaient qu'une seule commune. Une scission survint. Les Paquier, les Tardy et les Rossier restèrent fidèles à Denges. Les Delarageaz, les Bollett et les Moyard ne désertèrent pas le drapé de Préverenges.

Le syndic de chacune de ces communes était toujours choisi parmi les bourgeois. On ne

voyait jamais un bourgeois de Denges au fauteuil syndical de Préverenges ou vice-versa.

Il s'en est fallu de peu, aux dernières élections communales, qu'une révolution n'éclatât à Préverenges, lorsque M. Gustave Paquier, bourgeois de Denges, fut élu syndic de la première de ces communes. On assure même que cette infraction à la tradition est une des causes du mauvais temps dont nous avons souffert cette année.

Puisque l'occasion nous a été donnée de citer deux discours, ceux de MM. Pache, de Genève, et Paquier, syndic de Préverenges, disons, pour ne pas faire de jaloux, que les autres orateurs, très applaudis aussi, furent MM. L. Paquier, président du cercle de l'*Ecusson vaudois*, Ch. Borgeaud, député, président du *Cercle démocratique* de Lausanne, et Robert Paquier, municipal à Denges. Le major de table était M. Dorzier, de Genève.

Les discours furent suivis d'une partie familiale très gaie, où les productions de tout genre abondèrent. Puis un bal termina la fête.

En se quittant, Vaudois de Genève et Vaudois de Vaud étaient enchantés les uns des autres et ne s'en cachaient pas.

Ah ! qu'il fait bon, qu'il fait bon
Qu'il fait bon chez nous !

X.

Actualité. — Deux vieux amis se rencontrent :

— Salut !
— Salut !... Ca va ?
— Ça va !... Quel bon nouveau ?
— Peuh ! il n'y en a point.
— Il y en aura encore moins cet automne.

P.

Le tablier. — C'est à l'auberge de ***. Entre un vieux maréchal-ferrant, dont le tablier de cuir est tout battant neuf ; pas un accroc, pas une tache. Et les lazzi de commencer :

— Eh ! père Gédéon, vous ne l'userez jamais, celui-là, fait un consommateur.

— Il est trop beau pour le salir ! observe un autre, en ricanant.

— Gédéon, dit un troisième, croyez-moi si vous voulez l'user, ce tablier, y vous faut le mettre derrière.

P.

LES PIEDS SOUS LA TABLE

Un bon moine à la figure rubiconde arrive un jour dans une hôtellerie pour dîner, alors que le repas en était déjà à sa seconde moitié. Les moines, on le sait, ont bonnes dents et fin palais — oh ! nous ne leur reprochons point, certes — et il s'agissait pour le nôtre de rattraper le temps perdu. Il s'en acquittait de son mieux, bien qu'il eût affaire à forte partie, car ses commensaux mangeaient ferme, buvaient sec, et avaient sur lui grande avance.

Mais son voisin, un babbillard insipide comme on n'en trouve que trop à table d'hôte, pressait le bon moine de questions vaines et importunes. Pour ne pas perdre un coup de dent, ce dernier prit le parti de ne répondre que par monosyllabes.

— Quel est l'habit que vous portez ? demanda le voisin.

— Froc.
— Combien êtes-vous de moines ?
— Trop !
— Quel pain mangez-vous ?
— Bis.
— Quel vin buvez-vous ?
— Gris.
— Quelle chair mangez-vous ?
— Boeuf.
— Combien avez-vous de novices ?
— Neuf.
— Que vous semble de ce vin ?